

---

**Allocution de M. Grégory Doucet, Maire de Lyon**  
**Dévoilement de la plaque de « Denise Vernay, née Jacob »**  
**Place Denise Vernay**

**Mardi 25 mai 2021**

(Seul le prononcé fait foi)

---

Mesdames et Messieurs en vos noms, grades et qualités,

Mesdames et Messieurs,

Merci d'abord à celles et ceux qui m'ont précédé, notamment la famille Vernay, les élèves du collège Raoul Dufy, Madame la Maire du 3<sup>e</sup> arrondissement, Madame la présidente du conseil citoyen, pour ces mots d'accueil, ces paroles ou ces lectures si belles et si touchantes.

Merci de nous avoir déjà fait un peu mieux connaître ou découvrir celle que nous voulons honorer, qui nous rassemble.

C'est avec une grande émotion que je me tiens aujourd'hui parmi vous en tant que Maire de Lyon pour rendre hommage, au travers de cette cérémonie qui nous réunit, à la mémoire de cette grande résistante, de cette figure incontournable et pourtant méconnue, de cette personnalité remarquable, exemplaire et inspirante, que fut Denise Vernay, née Jacob en 1924.

Je vous remercie infiniment toutes et tous pour votre présence, pour le témoignage de votre affection à l'égard de celle que nous célébrons aujourd'hui. Et pour la marque de votre attachement à ce que la résistance représente et incarne dans le cœur des lyonnais et plus largement, de nos concitoyens.

Nous parlons tout à la fois, vous l'avez compris, d'une jeune fille incroyablement vivante puis d'une jeune femme rescapée, d'une survivante, d'une « miraculée échappée du royaume des morts », comme l'a écrit Antoine de Meaux, son biographe ici présent. D'une jeune femme au destin romanesque, à la fois lumineux et tragique, d'une combattante inclassable qui mit sa vie au service des autres, qui connut l'indicible dans les camps, qui ne parla pas sous la torture et que tous celles et tous ceux qui l'ont connue ont décrit comme à la fois solaire, fiable, juste, modeste et fidèle.

En dévoilant une plaque à son nom et en associant son souvenir à cette place, notre ville tient à exprimer sa reconnaissance et sa gratitude à cette femme exceptionnelle pour son engagement magnifique, son courage éclatant dans les épreuves traversées, lors de cette période sombre de notre Histoire que fut l'occupation ... et également pour son inlassable travail dans la transmission de la mémoire pendant tout le reste de son existence.

Par ce geste, nous souhaitons l'inscrire aujourd'hui et pour les temps à venir dans la vie de notre cité.

Cette cérémonie ne vise pas seulement à saluer ses actes de bravoure, sa générosité, son sens du sacrifice. Ou a tenté de guérir l'inguérissable blessure d'une famille en grand deuil ravagée par la guerre et les atrocités ; et au travers d'elle, toutes les familles que la Shoah, les massacres et les exactions ont marquées.

Cette cérémonie ne vise pas seulement à jeter un peu de lumière sur son travail patient et obstiné de résistante, synonyme de solitude, de souffrance et de peurs terribles à surmonter ... pendant la période où elle s'était investi corps et âme - **par choix** - dans cette grande entreprise au service de la liberté, au service de la France Libre et d'un idéal qui l'animait.

Je veux dire : elle et toutes celles, tous ceux, qui avaient posé comme acte de volonté suprême de risquer les punitions, les sévices, la déportation ou la mort, en se mettant au travers de la machine à broyer. Pour faire vivre des valeurs d'humanité, face à l'injustice quotidienne ... et à la brutalité industrielle proprement inhumaines, de la barbarie nazie érigée en système.

Non, cette cérémonie ne vise pas seulement à manifester notre admiration et à nous souvenir de la force intérieure qu'elle sut mobiliser au service de cette grande cause. Mais aussi à prendre la mesure de ce qu'elle nous lègue d'impalpable.

De la leçon que la trame de son existence offre à notre conscience collective.

De la puissance de ce que la beauté et la pureté de son combat discret, humble et efficace permet d'identification positive pour les générations qui suivent.

Et pour notre ville.

Car si l'on peut dire que Lyon fut une capitale de la résistance. Par son énergie, Denise Vernay, née Jacob, y a incontestablement contribué.

A Nice, alors jeune éclaireuse, elle était déjà venue en aide à des enfants et à des parents juifs menacés par la traque. Mais nous savons que lorsqu'elle est entrée dans la clandestinité et à plein temps, ce fut dans notre ville, pour devenir agent de liaison. Un peu plus tôt, les grands réseaux de la région avaient fusionné pour créer les Mouvements Unis de la Résistance. Jean Moulin avait déjà été arrêté à Caluire. Depuis plusieurs mois, nul ne savait ce qu'il était devenu. A Lyon, une guerre à mort était en cours.

Et c'est sur la place des Jacobins qu'on lui avait donné rendez-vous.

Après avoir choisi un premier « nom de guerre » d'une singulière douceur – Miarka – et reçu une formation accélérée, on lui demanda d'apprendre par cœur le plan de Lyon. Elle n'avait que 19 ans.

Il faut imaginer que pendant de nombreux mois, sa mission consiste à mener une vie de fantôme, à traverser les ponts, à rejoindre le coin des rues, à arpenter la ville pour acheminer du courrier à pied ou à bicyclette, à donner rendez-vous d'une traboule à une autre, à visiter comme un souffle silencieux et secret les boîtes aux lettres qui l'attendent, à descendre et à monter dans des trams en marche. Entre Saône et Rhône, elle doit tout cloisonner et tout mémoriser. Renseignement, faux papier, propagande, elle est le sang qui irrigue le corps de la résistance de ses pas furtifs et décidés. L'âme de la ville aussi. Toujours en grand danger mais **pas par nécessité**. Par amour de l'honneur, de la patrie et par fidélité.

Lorsqu'elle est arrêtée le 18 juin 1944, on lui inflige le « supplice » au siège de la Gestapo, place Bellecour. Elle fait alors montre d'une conduite héroïque et d'une présence d'esprit qui dépasse l'entendement, parvenant à égarer ses bourreaux par des informations inutilisables pour eux. Ce qui permet de ne trahir aucun de ses camarades et

surtout de sauver de nombreuses vies dont celles de « Ostier », le chef politique régional de la Résistance.

Néanmoins, elle-même ne fut pas épargnée. Au contraire, un chemin d'épouvante l'attendait : emmenée par le convoi des 46 800, incarcérée à Neue-Bremm puis transférée successivement au camp de Ravensbrück d'abord et de Mauthausen ensuite. Un camp de concentration effroyable où, non content de subir les pires traitements qu'esprit et corps peuvent endurer, dans les blocks de quarantaine qui l'enfermaient, elle était assez proche du four crématoire pour en recevoir les cendres et en sentir l'odeur. Elle fut libérée in extremis par une délégation de la Croix-Rouge, échappant ainsi de justesse à une mort programmée. A son retour, il ne restait de sa famille que ses deux sœurs Simone et Madeleine, revenues d'Auschwitz. Sa mère, son père et son frère de 19 ans avaient péri.

L'esprit humain peine à concevoir les ressources qu'il faut puiser en soi pour se reconstruire en de telles circonstances, pour fonder une famille malgré tout, pour se réintégrer dans la vie. On sait cependant que pour Denise Jacob, la littérature et la poésie constituèrent à la fois un refuge, un territoire à explorer et un abri, l'héritage sans doute d'un milieu familial où la lecture était sans prix et où l'affection s'exprimait dans la fréquentation partagée des auteurs qu'on visitait de livre en livre.

Ecrire des poèmes fut donc le moyen par lequel elle tenta de réapprendre à vivre en 1945. Elle en connaissait beaucoup, en avait appris souvent et son père avant elle. On comprend d'autant mieux ce que pouvait signifier alors, pour elle, d'avoir eu à distribuer des numéros de « Franc-Tireur » après avoir été les chercher à l'imprimerie.

Denise Vernay Jacob était ainsi une femme de lettres au double sens du terme. Des lettres qui relient, sauvent parce qu'on les remet – correspondances résistantes refusant l'éternel du joug et de la nuit. **Et lettres aussi** d'où jaillissent la lumière quand tout accable et que l'espoir paraît enfui. Femme de l'être encore, elle l'était, au sens de l'essentiel. Dans la continuité de ce rapport au monde, elle milita d'ailleurs, pour qu'au-delà des données brutes objectivant les malheurs des victimes, des juifs, des tsiganes, des déportés, assassinés, gazés, exterminés, on ne se contente pas de statistiques pour dire les faits.

Elle, autrefois brillante élève des classes de mathématiques, qui avaient donné des leçons pour aider sa famille lorsque son père architecte avait été privé d'exercer son métier par Vichy, se méfiait de la froideur des nombres. Elle croyait à la force des mots pour ré-

humaniser la civilisation et des récits pour accompagner ou décrire. A la fiction même, comme possibilité pour prendre le relai des témoignages à travers l'art, comme levier et points d'appui.

De fait, après la guerre, elle devint membre de l'ADIR – **l'Association Nationale des Anciennes Déportées et Internées de la Résistance** et accepta d'y prendre des responsabilités à partir de 1961. Elle fut également l'assistante de Germaine Tillon, qu'elle avait connue à Ravensbrück et qui l'avait accueillie dans son séminaire à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes ; rejoignant ainsi la famille spirituelle de ce qu'on a appelé « les ethnologues de combat ».

Elle fut encore, parmi d'autres, à l'origine de la Fondation de la Mémoire de la Déportation aux côtés de Geneviève de Gaulle-Anthonioz, Marie-José Chombart de Lauwe ou Anise Postel-Vinay. Autant de femmes qui ont été d'une loyauté inaltérable envers leurs sœurs de déportation veillant jusqu'à la fin à entretenir des liens et le souvenir de leurs camarades disparues. Elles ont été des témoins rigoureux et infatigables de ces périodes terribles pour perpétuer la mémoire de la Résistance à toutes les formes d'oppression.

La tâche maintenant nous revient. Denise Vernay nous a quittés en 2013, son souvenir demeure.

Les dénominations des rues, des esplanades, des espaces publics en général, dans notre ville, renvoient encore bien trop rarement aux femmes qui ont participé à notre Histoire collective. Au même titre que les hommes pourtant, elles ont tenu leur rôle avec calme, courage, mérite et passion lorsque les circonstances les y appelaient.

Aux places qui étaient les leurs – parfois de manière moins spectaculaire mais tout aussi indispensable – elles ont su résister.

Que l'exemple de Denise Vernay Jacob puisse inspirer chaque passant et chaque passante lorsqu'il ou elle lira son nom sur cette plaque est une grande et jolie chose. Une chose simple dont il faut se réjouir.

Je vous remercie.